

Annette Thomas

Léa, tu n'iras pas en Bolivie

Ton père vit à Sydney

Cet ebook a été publié sur
www.bookelis.com

© Annette Thomas – 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction, intégrale ou partielle
réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et
responsable du contenu de cet ebook.

Il vaut mieux marcher sans savoir où aller,
que rester assis sans rien faire.

Auteur anonyme

Léa à la ferme

Androu m'a appelée. Il essaie de me faire renoncer à ce projet qu'il qualifie de "débile".

— Débile toi-même. Tu te laisses lier, tu n'as aucune autonomie, tu es asocial.

— Toi et tes grands mots.

— Mes mots t'apparaissent grands parce que tu n'es pas fini !

— Pauvre fille !

— Pauvre mec !

Je bous. Androu est né d'un représentant de commerce de passage trois ans après le départ de mon père. Pour sauter ma mère, il faut que le bénéfice en vaille la peine. Je pense que le bonhomme a pesé la chose. Se taper ma mère un quart d'heure pour lui vendre le convoyeur

à bandes pour lequel il est venu démarcher à la ferme, n'est visiblement pas, à son avis, un problème insurmontable. J'aurais juré le contraire, mais chacun mène son commerce comme il veut.

Si le passage du type m'a déchargé du transport du fumier à la brouette, il a pompé plus d'une paille sur le budget de l'exploitation et m'a contrainte à supporter la mauvaise humeur de maman pendant huit mois. J'ai souffert. Elle aussi. Pas encore né, Androu se débattait dans le liquide amniotique et maman tapait déjà dessus en grognant :

— Boudiou, tu vas pas me fiche la paix ?

La force des coups a délogé mon petit demi-frère (ça fait vraiment minuscule) puisqu'il est né à huit mois en brillant pire qu'un goret qu'on égorge. Il ne cognait plus, il pouvait enfin s'exprimer.

Quand il a été question de choisir un prénom pour le braillard en langes, maman n'a pas hésité. Complètement fan de la royale Lady Di – à laquelle elle s'identifie parfois – elle a déclaré :

— Il s'appellera Andrew.

Si elle prononce le prénom comme elle l'a entendu, n'ayant pas fait d'anglais, elle l'écrit à la française « Androu ».

L'enregistrement à la mairie a été houleux. Pour l'état civil, on lui a autorisé Andrew, avec e et w. Mais à la maison, à l'école, et au catéchisme c'est Androu, un point c'est tout. Avec maman, on ne discute pas.

S'il en a le prénom, mon frère n'a rien d'un prince. Il a hérité des yeux porcins, du nez busqué et du menton fuyant de ma mère et n'a rien d'un top model. En grandissant, grand amateur de caramels et autres bonbons au

miel maison dont maman le gavait pour le faire taire, sans compter l'abondante charcuterie, le beurre et le pain complet qui font son quotidien, il est devenu obèse. Mais vraiment obèse. Un sumo a tout à lui envier. Debout, il ne voit pas son zizi, ni la pointe de ses pieds. Il a pourtant trouvé une femme via un site de rencontres internet. Je pense qu'il avait besoin d'une moitié pour partager les agressions en tout genre de ma mère. A mon avis, en envoyant le formulaire, il a dû trafiquer sa photo.

Bella est du même gabarit qu'Androu. Leur union fut basée sur un énorme malentendu. Androu a tissé sa toile de toutes pièces, laissant à penser à sa conquête qu'il était l'unique propriétaire de la ferme, des champs, des bois, de l'étang. Il n'a pas hésité à repousser les limites de la propriété au-delà du raisonnable. Pour un peu le torrent et la montagne lui

appartenait. Il a négligé de préciser qu'il n'est qu'un manant et que le seigneur du coin reconduit le bail tous neuf ans. Ce bail court de génération en génération par tacite reconduction depuis presque cent ans. La famille vit à la ramasse et pas plus que ses ancêtres Androu n'a un espoir de faire fortune. Que Bella ait pu gober ce montage grossier reste pour moi un mystère. Je la sais peu finaude dans tous les sens du terme, mais tout de même !

Bref, l'affaire avalée, ils ont convolé. Je ne sais pas dans quelle position ils ont pu s'accoupler, mais toujours est-il qu'ils n'ont pas perdu de temps, neuf mois après leurs ébats de pachydermes, en plein hiver, Bella a mis bas. C'était le 24 décembre. Un joyeux réveillon et un cadeau non moins joyeux. La petite Lara pesait quatre kilos huit. Je la surnomme

“Laraclette”, mon plat préféré dans la saison froide.

Dix mois plus tard naissait Raiponce, en référence à la jolie princesse aux longs cheveux blonds des studios Disney. Les cheveux de la nouvelle née étant aussi noirs que les ongles d’Androu, Bella s’obstine à lui faire des bains de camomille, malgré le peu d’effets probant.

Le garçon suivant, c’est Gave (...de Pau ? Ou bien maman commençait-elle à être gavée de cette marmaille qui ne cessait de se multiplier). Il y a eu Walter, (elle a osé ! Walter Clouset, le VRP père d’ Androu), puis Séraphin... signifiant sans doute que cette fois, c’était suffisant. Inutile de préciser que c’est elle qui, s’imposant, a choisi tous les prénoms. Je mesure la chance que j’ai eu d’être née avant le départ de papa.

Les portées successives ont donné en tout six enfants, dont cinq ont réchappé aux sévices de l'accouchement. En raison de contractions utérines inefficaces, les accouchements sont toujours difficiles et assez sanglants, ponctués par les cris de la mère, de maman, d'Androu, et de la voisine - elle fait office d'accoucheuse dans notre hameau - qui vient aider à extraire l'enfant des entrailles maternelles. Chaque naissance a lieu dans la chambre des ancêtres. D'après maman, il ne saurait en être autrement. Elle exige que toute sa descendance naisse en ses murs. Et quand maman exige, Androu obéit. Quant à Bella, heureusement, elle est d'une résistance à toute épreuve. Comme s'exclame souvent Androu :

— Ça, c'est de la bête !

J'avais parlé de mon projet de devenir globe-trotteuse à mon demi-frère. Je savais qu'il ne

saurait pas tenir sa langue et qu'il ferait le relais jusqu'à maman. Je préférais qu'il déblaie le terrain avant de me retrouver en face d'elle. Ce fut une bonne idée. Maman est entrée dans une telle colère que les dégâts furent incommensurables. Parmi les plus descriptibles : une chaise, puis la cage à perruches (pleine) sont passées par la fenêtre (elle était fermée). Le placard de la cuisine a atteint le carrelage dans un grand bruit de vaisselle cassée, ce qui a fait jaillir Bella de l'étable où elle était en train de mettre en marche le convoyeur à bande après la traite du soir.

Je me suis abstenue de passer le week-end suivant et quelques autres à la ferme.

Je m'occupe à construire mon projet.

Léa à Paris

Ça fait un moment que l'envie de changer de travail me trotte dans la tête. J'ai l'impression de ne plus évoluer, d'être collée sur une marche de l'escalier sans aucune vision d'une progression possible, ni socialement, ni professionnellement. La sensation d'être en panne. J'ai trente-huit ans et je végète dans ma vie. C'est terrible cette impression de patiner. J'ai fui la maison très jeune. J'avais à peine onze ans. D'abord en internat, puis en colocation. Je vivais de débrouille pour aider papa à payer ma pension. J'ai fait une formation et après quelques années d'un travail assidu, j'ai enfin obtenu mon diplôme. Les conditions difficiles dans lesquelles j'ai suivi ces années d'études, alternant cours et petits boulots, m'ont contrainte à quelques récidives.

Je suis professeur d'arts plastiques dans un établissement scolaire à quelques pas de chez moi. Au lycée où j'enseigne, l'ambiance entre collègues est très amicale, les horaires faciles à gérer.

J'habite depuis bientôt treize ans à Montmartre, en location, dans un adorable petit appartement-vue-sur-les-toits-de-Paris. J'ai mes habitudes à la supérette en bas de l'immeuble, chez le boulanger au coin de la rue, je m'entends très bien avec le concierge et avec la vieille dame d'en face qui entretient des relations sympathiques avec tous les occupants de l'immeuble.

Quand l'idée d'un changement se présente - évidemment - on commence par en parler. Et - bien sûr - c'est souvent un tollé :

— On ne lâche pas un emploi comme ça !
C'est si difficile à trouver.

— Mais pour faire quoi ?

— Laisser ton appartement ? Tu ne t’y penses pas.

— Tu vas loger où ?

— C’est de la pure folie. ! Et ensuite... de quoi tu vas vivre ?

Le pire, c’est que je n’ai aucune réponse à toutes les questions qui fusent. Je continue donc à vivre dans les routines qui - il faut bien avouer - sont bien huilées. Une vie super réglée, minutée. Je travaille dans une équipe avec qui je partage tant de choses, je ne vais quand même pas les abandonner. J’ai un cercle d’amis.es qui n’imaginent pas un instant que je vais les plaquer.

J’ai aimé mon travail. Il m’a permis de m’affirmer, de grandir. J’ai beaucoup appris, développé des compétences et une certaine confiance en moi. Mais depuis quelques temps, c’est tellement rodé que je m’ennuie. J’ai besoin de sortir de ce cocon douillet du quotidien, de mettre du piment dans ma vie.

Au début, je me sentais coupable d'idées déraisonnables :

— C'est vrai que ce serait idiot de fiche tout ça en l'air. C'est une crise. Ça va passer.

Cependant, au fil des semaines, je vois bien que non, ça ne passe pas. Ça va même crescendo. J'échafaude des plans, j'attends. J'attends quoi ? Je ne sais pas... que quelque chose bouscule cet ordre si bien établi. Quelle mouche m'a piquée ? Un venin circule dans mes veines. Je conjugue le verbe partir à tous les temps.

Le couac du portable me réveille. Encore dans le gaz, je tâtonne sur ma table de chevet. Un SMS de Gisèle m'invite à la rejoindre à la Taverne de Montmartre pour un petit déjeuner. Gisèle, la plus âgée de mes collègues, est aussi la dernière arrivée au lycée. C'est une femme gaie, pleine d'humour et les moments

passés en sa compagnie sont toujours délicieux. Je n'hésite pas à lui répondre :

« J'arrive dans 20 mn »

Paris est gris ce matin. Les toits ruissellent. Une petite bruine rapproche l'horizon. C'est beau, mais un peu triste. Je trottine jusqu'à la Taverne où je trouve ma collègue devant un café-croissant.

Elle m'accueille d'un sourire radieux qui illumine ma matinée :

— Alors ma belle, tu as fait tes cartons ?

— Moque-toi. Tu riras moins au moment des adieux.

— Je plaisantais. Où tu en es ?

Je hausse les épaules :

— Ma foi, tu vois, je suis en train de me régaler de ce croissant croustillant. Gisèle, il faut qu'on s'active, on va finir par être en retard.

- Allez, fais pas la tête.
- L’envie de gicler est là, plus tenace que jamais, mais je n’ose pas.
- Si tu en as envie, fais-le.

Je reste perplexe. J’avais cru déceler une expression moqueuse la première fois que je lui en avais parlé. Devant mon air ahuri, elle reprend :

— Autrefois, j’ai fait le pas. J’ai sauté dans mon rêve. J’avais tout juste trente ans. Je suis partie à la suite d’une rupture. J’avais besoin de me reconstruire. Il était prévu que l’on découvre la Thaïlande à deux, il l’a fait avec une autre. Je ne voulais pas rester plantée à ravalier mes rancœurs et ma tristesse. Je suis partie pour un trek de trois semaines en Turquie. En rentrant, je suis retournée travailler mais j’avais le moral à zéro. Déprime, cure et plus de deux mois de traitement. En quittant le centre hospitalier où j’avais été

placée, je me suis sentie encore plus déglinguée. Je me sortais de mes moments de déprime en sirotant deux, trois, puis quatre petits verres. Ma situation devenait plus floue dans les vapeurs d'alcool. J'étais shootée, occupée à soigner mes maux de tête, à dégueuler et mon esprit s'arrêtait de vagabonder.

Un jour, un voisin m'a bousculée dans l'escalier. Je lui ai bondi dessus en hurlant. Il s'est dégagé et il a claqué sa porte en me lançant "il faut vous faire soigner !". C'était un très bel homme, d'un âge certes un peu avancé pour le mien, mais d'un charme irrésistible. En fait, j'avais flashé quand il avait emménagé. Lui, je ne sais pas s'il a jeté un seul coup d'œil sur moi avant ce jour-là.

Le ton de sa remarque et l'air de mépris qu'il affichait ont été comme un coup de fouet. En me regardant dans un miroir, je me suis trouvée lamentable. Une mine de chien battu,

des cernes jusqu'au milieu des joues. J'étais devenue susceptible, irritable, colérique. Les amis.es avaient fini par s'écarter. L'incident avec mon voisin et sa réaction ont été un électrochoc.

C'est à ce moment-là que j'ai décidé de me reprendre en main. J'ai suivi une cure de désintoxication. Quand j'ai retrouvé mon autonomie, j'ai pris un congé sabbatique, je me suis acheté un sac à dos et je suis partie toute seule pendant cinq mois. Patagonie, traversée du Chili, Pérou.

Je reste abasourdie. Jamais je n'aurais imaginé que Gisèle, avec son twin-set bleu marine, sa petite jupe serrée et ses derbies, avait eu un passé pareil.

- Ça alors ! Et tu as voyagé toute seule !
- Un coup de tête. C'était ça ou je crevais.
- C'est incroyable.

— On en parlera une autre fois, on est en retard.

Pendant toute la journée, j'ai cogité. Le fait que Gisèle ait osé le faire m'avait boostée. Après le boulot, je suis rentrée directement à l'appartement, j'ai allumé mon ordinateur et j'ai cherché des récits de voyages. J'ai lu les blogs de globe-trotteuses solo qui vivaient des moments exaltants. J'avais le choix, les blogs pullulent sur internet. Il semble que l'aventure est d'actualité. Les photos, en général magnifiques, m'ont fait rêver un peu plus encore. En refermant mon ordinateur, j'étais presque décidée à prendre les mêmes chemins de traverse.

Cette nuit-là, je n'ai pas dormi. A deux heures du matin, je n'avais pas bouclé mon sac, ni remis les clés au concierge, mais une petite pousse avait émergé, s'élevant dans l'air du temps. Ma décision était prise. J'avais trouvé

une motivation qui m'emmènerait loin, très loin : en Bolivie. J'irai poser le pied sur le Chacaltaya, un sommet situé à une trentaine de kilomètres de La Paz, capitale bolivienne.

— Pourquoi le Chacaltaya ?

Depuis que j'ai émis l'idée, la question revient comme un leitmotiv. Quand j'étais toute petite, du temps où mon père vivait encore avec nous, il avait suspendu, au-dessus de la banquette du salon, un grand cadre avec une prise de vue de gens portant des vêtements très colorés. Ils avaient de beaux cheveux d'un noir d'ébène. Toute une famille. Ils étaient superbes. Ils se tenaient devant une cabane construite sur une vaste prairie et au fond trônait une haute montagne enneigée qui se détachait sur fond de ciel d'un bleu d'une grande pureté. J'ai su, bien plus tard, que cette photo avait été faite par mon père lors d'un séjour en Bolivie.

Il avait longtemps rêvé des ailleurs lointains. Je me suis souvent dit qu'il m'avait transmis son esprit nomade. Coincé par ma mère, par les travaux de la ferme, il ne décollait pas. Mais discrètement, il a copié le petit écureuil, épargnant pendant des années pour se payer un voyage. Dans sa tête, ce serait LE voyage de sa vie. Il voulait le faire, une fois. Au moins une fois.

Comme les petits ruisseaux font les grandes rivières, son compte d'épargne s'est rempli. Un jour, il a annoncé à maman qu'il partait pour la Bolivie avec un Tour Opérateur pendant trois semaines. Ma mère est entrée dans l'une de ses colères légendaires. Elle lui a fait la gueule pendant deux mois, jusqu'à son départ. Ce jour-là, je la revois encore dans la cour, le poing levé :

— Si tu passes ce portail, c'est pas la peine de revenir.

Il est revenu. “Pour toi” m’a-t-il précisé. Il a suspendu ce cliché d’une famille rencontrée lors de son périple. A la maison, entre mon père et ma mère, ce fut l’enfer. Papa a fini par capituler. Nous abandonnant, il est reparti, sans argent cette fois-ci. Je ne sais pas ce qu’il est devenu.

Je restais souvent devant la photo prise par mon père. Les gens posaient sur l’Altiplano et au fond s’élevait le Nevado Illuminati, une montagne bolivienne de la cordillère des Andes. Elle culmine à 6 462 m d’altitude, avec quatre pics : le pico Paris, le pico del Indio, le pico Kuhm et le Cumbre. Que mon père soit retourné là-bas, n’avait pas arrangé le sale caractère de ma mère. Elle ne tarissait pas de réflexions acerbes :

— Tu ne m’enlèveras pas de l’idée qu’il y a une femme là-dessous.

Moi, je pensais qu'il avait simplement fui la sienne. J'essayais de croire qu'il était retourné en Bolivie. Sans en être très sûre.

Cette photo a marqué mon enfance. J'étais subjuguée par ce massif qui ne ressemblait en rien au volcan éteint d'Auvergne, au pied duquel était bâtie notre maison. Je me projetais dans l'image, essayant d'imaginer ce que pouvait être la vie des gens dans ce paysage, la vie de papa loin de maman. Je lui souhaitais d'avoir enfin trouvé le calme, le bonheur.

Quand je me suis installée à Paris, j'ai récupéré ce cadre empreint de tant de mes rêveries. Il est accroché au mur de ma chambre.

Depuis, j'ai cherché cet endroit sur les cartes. J'ai découvert des récits de voyageurs et épluché des documents sur la Bolivie. Ils m'ont emmenée dans une exploration passive, mais j'ai pu prendre réellement conscience de la

distance qui, en toute chose, me séparait de ce pays et de la vie qui s'y déroulait.

Paris est désert au mois d'août. Le soleil cogne sur le balcon de mon appartement. Chaque année, j'ai l'impression qu'il est plus chaud. Là où autrefois je cultivais mes fleurs en pots, rien ne résiste. Les pétunias grillent, les géraniums sèchent, les œillets d'Inde ne s'étoffent pas. Il n'y a guère que les lavandes qui arrivent à survivre tout l'été. Pour profiter de ce petit coin sous le ciel de la capitale les après-midis de juillet, j'ai dû faire installer un store. Je le tire les jours de grand soleil. Les bruits montent de la rue, l'air devient irrespirable.

Vendredi. Le week-end s'annonce. Je suis invitée chez Gisèle. Elle habite une charmante petite maison à la périphérie de Paris. Il fait un temps maussade et nous occupons l'après-midi du dimanche en feuilletant ses albums de

souvenirs. Je lui pose mille questions sur la façon de préparer un premier voyage en solo.

— Si tu veux bien t'organiser, il faut que tu sois prête.

— Je ne peux pas être prête avant de m'organiser !

— Je ne parle pas d'avoir fait tes valises et bouclé tes sacs, mais d'être prête dans ta tête. Il faut que tu te prépares mentalement. Avant de partir seule aux antipodes, tu devais déjà essayer de tenter l'aventure dans une destination plus proche de chez toi, sans pour autant briser tous les liens avec ta vie actuelle. Garde ton appartement. Garde ton boulot. Prends simplement un congé.

Le week-end, ou pendant mes vacances, quand la météo favorise les escapades, il m'est arrivé de randonner sac au dos, sur des portions du Chemin de Compostelle, de faire une traversée de la Vanoise, Chamonix-Zermatt à ski de